FATMA OUSSEDIK

MASCULIN/FÉMININ

LES ALGÉRIENS ET LE MOUVEMENT DES FEMMES

LES FEMMES ALGÉRIENNES comme thème de réflexion, sujet d'articles de presse ou dans le propos de certaines personnalités très médiatisées finissent par sembler des êtres emblématiques. « Debout », « fortes », elles déshabitent la quotidienneté, la détresse, la peur, c'est-à-dire un territoire humain. Il y a, ici, une Femme algérienne détachée des identités particulières vécues au jour le jour ; mais il y a aussi comme une assignation à faire vivre l'idéal qui masque les êtres et leurs aspirations. On s'interdit de penser les éléments de la vie quotidienne qui les soutiennent dans un drame à l'échelle de la collectivité nationale. L'objet de cet article est de proposer une grille d'analyse susceptible d'éclairer une représentation de femmes diverses.

Il est nécessaire de souligner d'emblée que l'image dont nous parlons, cette apparence, a varié historiquement en particulier dans ce qui se dit, s'écrit, se met en images, *ici, en France*. Nous sommes à présent bien loin des odalisques savamment allongées, ces Algériennes de Delacroix qui se proposaient comme un rêve et même comme un rêve de soi. La page de cet orientalisme-là est bien tournée.

Sous la pression de la crise économique et des conflits armés, les images convoquées ont changé. Elles ont aussi changé parce que les femmes algériennes sont devenues plus proches, moins secrètes pour le locuteur occidental. Nous pouvons aujourd'hui cesser de parler de simples représentations et saisir la diversité comme la singularité des femmes algériennes. Elles sont différentes les unes des autres. Ensemble elles sont singulières, elles sont algériennes. Ce premier point constitue le point de départ nécessaire de l'analyse, de l'acquisition d'une identité sexuelle en Algérie à travers deux réflexions principales :

autour de l'état du rapport dedans/dehors et de la façon dont les Algériennes ont investi l'école ; puis nous étudierons le mode féminin d'investissement de la symbolique nationale à partir du rapport au sang.

La Traversée du Simurgh [1]

Il y a un moment où les sujets rendent compte dans leur représentation de ce qui se passe dans la société : les mariages mixtes, la visibilité des femmes, la proximité que permettent la photographie, les voyages, les reportages... On pense aujourd'hui, en France, mieux connaître les femmes algériennes et on en sait certainement davantage. L'évolution du mode de représentation nous révèle l'historicité des

rapports intimes qu'entretiennent Algériens et Français et, en particulier, lorsqu'on aborde le thème des femmes, c'est-à-dire celui de l'échange des femmes entre deux groupes qui se sont affrontés et qui constituent pour chacun l'Autre intime. Un certain dévoilement s'est opéré. Pour parler des Algériennes, les figures qui se proposent aujourd'hui à nous sont celles de la Pietà, la mère, ou d'Antigone, la sœur, plutôt que celle de la Mauresque mollement et indéfiniment allongée sur un sofa. La part sexuelle du sujet en est comme pacifiée. On est confirmé dans ce sentiment lorsqu'on pense en particulier à l'image que les médias du monde entier ont reprise : celle de la mère saisie de douleur et d'abandon dans la cour d'un hôpital algérois. Une *mater dolorosa* mise en image par un photographe et un malheur algérien incarné par une femme musulmane. A travers ce cliché, un rapport de compassion a circulé entre les Occidentaux et les Algériennes. Il s'agit d'un lien ancien mais qui, auparavant, venait dire que les femmes étaient les victimes non consentantes de leurs partenaires masculins ; elles n'en étaient pas les mères aimantes et meurtries de les perdre.

Une autre figure, totalement neuve, qui n'a pas rencontré d'incarnation singulière, parcourt en nombre les reportages, les débats télévisés, les écrits. Il s'agit de la représentation de jeunes femmes contemporaines des victimes, des meurtriers et des observateurs. Elles

1. Simurgh : oiseau mythique composé de trente aigles décrit dans *Mantiq al Tayr* de Farid al Din Attar, auteur persan cité par Jorge Luis Borges, in *Neuf Essais sur Dante*, Paris, Gallimard, coll « Arcades », 1993, p. 117-118 : « Les trente oiseaux sont dans le Simurgh et le Simurgh est dans chacun d'eux. »

permettent de parler de rapports fraternels et d'Antigone[2]. Mais aussi penser les Algériennes à partir de ce lien contient des implications pour la pensée même du drame algérien ; cette héroïne surgit pour désigner une mutation sociale importante, celle de la séparation, de l'affrontement entre des catégories de lois : loi divine et loi des hommes. *Antigone* nous tient aussi un discours sur ce que les êtres humains se doivent : hommes et femmes, frères et sœurs, oncles et nièces... La culture occidentale, ici celle du nord de la Méditerranée, nous permet de penser tragiquement les Algériennes, dans l'émotion. Les femmes sont celles qui disent une autre Loi. Elles sont là aussi pour enregistrer les morts et faire qu'ils ne soient pas que des cadavres. « C'est ce qui nous reste de cette sépulture due au frère[3]. »

Les femmes, en Algérie, sont donc ces mères porteuses de vie et trahies dans cette fonction même par le meurtre de leurs enfants. Elles sont aussi cette sœur d'intégristes sanguinaires, Aïcha Zouabri *alias* Nacera[4], qui connaît une autre intimité avec la mort. On les retrouve sous les traits de cette mère recevant le cadavre de son fils, terroriste abattu, et qui pousse des youyous pour élever ce jeune mort au rang de martyr. L'Algérienne est double, triple, et plus encore. Au-delà de la femme emblématique la pensée de sa diversité s'installe. Le féminin nous apparaît maintenant bien comme une catégorie du politique qui surgit dans l'espace de la cité pour nous formuler la question de la séparation du divin et du temporel. Il s'agit aussi de l'enregistrement de la diversité par une société sommée de fusionner, depuis au moins trente ans, à partir d'une définition unitariste de la nation.

PREMIER PARADOXE : FRAGILITÉ DANS L'ÉDIFICE SOCIAL DE FEMMES FORTES DE LEURS MODES D'INSCRIPTION DANS LA SOCIÉTÉ

A propos des Algériennes, nous devons donc parler de sujets sociaux depuis un monde pris dans sa diversité. Ces femmes nous apparaissent alors comme lourdes d'une histoire sociale qu'elles partagent avec l'ensemble des Algériens. Leur être intérieur et extérieur est soumis à

2. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 37 : « *vagantibus graeciae fabulis* », « les mythes grecs errent d'un lieu à l'autre ».

3. Georges Steiner, *Les Antigones*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992.

4. « Elles égorgent pour le GIA », *Le Matin*, n° 1825, 3 février 1998.

des rites, des tensions, des crises qu'elles vivent dans leur groupe social. Elles connaissent en particulier les mêmes conditions d'existence que les hommes. Mais aussi elles sont une présence féminine à leur société.

La première lecture de l'identité de ces femmes particulières nous désigne, au-delà des seules conditions matérielles, les autres auxquelles elles se réfèrent. Nous l'avons vu pour ce qui est des Français, mais on peut le dire, différemment certes, des patriotes (milices armées), des islamistes, des morts, des vivants, des riches, des pauvres. Les Algériennes se délimitent, s'appartiennent, se remplissent et se représentent à partir de leurs rapports aux autres : des groupes sociaux qui aujourd'hui s'affrontent et contribuent à définir un réel violent. C'est dans ce contexte que chaque parti politique, chaque force sociale, a son mouvement de femmes qu'il désigne abusivement du terme générique de « femmes algériennes ». Toutes ne sont pas ici. Et la séparation s'est inscrite dans un univers féminin qui ne relève plus que de l'espace privé. Avec ou sans *hijab*, les Algériennes sortent dans la rue, protestent et revendiquent. Nous devons relever, ici, deux idées centrales : les femmes sont dans la rue et elles revendiquent. Un des fondements de l'acquisition en Algérie d'une identité féminine et d'une identité masculine est fortement ébranlé par cette affirmation ; celui qui repose sur la division sexuelle des espaces. Il faut donc repenser cet élément culturel important à la lumière de variables désormais communes à bien d'autres sociétés. Même si toutes les Algériennes ne sortent pas, il faut aujourd'hui prendre acte de leur visibilité en nombre à partir de données telles que l'heure, le lieu, la tenue, et en faire une lecture à partir d'une grille complexe. Par ailleurs, affirmer que ces femmes revendiquent, c'est poser que ces sujets s'aiment encore dans un contexte de haine. Une femme algérienne peut se plaindre, pleurer, remettre en cause le fonctionnement de la société comme celui de la famille et, plus loin, de l'État. Ces catégories sont en face d'elle, elles ne l'incarnent pas et n'ont jamais prétendu le faire.

« Elles sortent et elles revendiquent. » Nous pouvons le comprendre lorsque nous nous intéressons au long processus de production sociale de la *féminité* et de la *masculinité* dans la société algérienne. Longtemps les sujets se sont bâtis sexuellement autour, en particulier, de la distinction du dedans et du dehors ; ils ont alors été différemment exposés à l'idéologie nationaliste et aux crises du pouvoir central. Aujourd'hui, si le rapport espace public/espace privé s'est transformé, la famille comme noyau central de la solidarité familiale s'est fortement maintenue. Ce maintien est largement dû à la crise du logement, dont

on ne peut imaginer l'ampleur en France, à l'importance du chômage et au faible nombre de femmes salariées. Le destin principal des femmes reste donc celui de mère et d'épouse. Et ce maintien dans la famille, dans un contexte de grands bouleversements sociaux comme l'exode rural et la scolarisation de masse, permet de situer le lieu de transmission d'une culture et d'une identité féminines. Il y a une vitalité du monde des femmes qui permet de comprendre comment elles parviennent à s'autoproclamer et à désigner leurs limites dans leurs rapports aux autres et en particulier aux hommes, qui eux, dans le même temps, ont vu une part centrale de leur identité sociale, leur statut économique, s'effondrer.

Il y a pour les épouses, les mères, les filles algériennes un vécu différencié marqué de rituel et de transmission en fonction de la catégorie sociale à laquelle elles appartiennent, de leur région, de la culture familiale.

Le réel des femmes algériennes est donc référentiel et leur vécu permet de symboliser à partir d'un statut convoité de « fille de famille » – *bent familia*. Les enjeux que représentent le voile, les règles de l'échange des femmes nous parlent de cet être collectif qui est une synthèse. Cette référence a permis la production d'êtres singuliers à partir de la réappropriation de signes, de la soumission, des révoltes ; en demeurant une référence, elle a permis la conduite d'histoires individuelles.

Notre hypothèse est que c'est ici que ces femmes trouvent une énergie particulière, nécessaire pour interpeller une société que leurs partenaires masculins veulent ou doivent, pour leur part, incarner. Chacun d'entre eux se veut l'Algérie. Toute l'Algérie.

Les Algériennes trouvent donc la possibilité de leurs actes dans un univers féminin maintenu. Cet espace a évolué mais n'a pas disparu avec la visibilité acquise dans l'espace public par le biais de la scolarisation. Cette forme d'émergence concerne aujourd'hui un nombre suffisant de femmes pour être sociologiquement repérable. Indéniablement, il s'agit d'une promesse tenue par les nationalistes mais qui a d'abord concerné les filles de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie des villes. L'exode rural a fait croître leur nombre. Les chiffres à notre disposition[5] nous montrent la rapidité avec laquelle les Algériennes ont évolué dans l'école alors même que les débats sur la claustration

5. Sous-direction des statistiques, direction de la planification, ministère de l'Éducation nationale, République algérienne, *Enquête statistique 1995-1996*.

des filles peuvent sembler centraux. Les observateurs sont unanimes à dire que ces dernières années l'institution scolaire est partie en « miettes » (travaux de Tayeb Kennouche). Un grand nombre d'établissements ont été détruits. Des parents effrayés ont retiré leurs filles de l'école en milieu rural. Mais, preuve de leur attachement à cette institution, ils sont nombreux à se déplacer en ville pour scolariser leurs enfants. L'école reste un enjeu majeur. La démonstration en est aussi faite par les affrontements que son contrôle provoque. C'est cette école, que nombre de « militantes féministes » invectivent, qui a permis la sortie dans la rue des passionarias du Hamas comme du RCD, du FFS ou du RND. Elle reste une tendance lourde de la société algérienne et de l'histoire des femmes algériennes. Le mouvement des femmes est né à l'Université, scellant leur communauté de destin.

Mais nombreuses sont encore celles qui, avec ou sans scolarité, restent soumises au groupe. Elles ne peuvent qu'adopter les positions des hommes ou des belles-mères, en bref du pouvoir dans la famille, sans rien en modifier et sans même se les réapproprier.

On perçoit bien la fragilité de l'édifice social qui porte les Algériennes ; c'est aujourd'hui dans un contexte économique et politique grave, placées dans des rapports juridiques qui les écrasent, mais aussi sous la pression de politiques longtemps soutenues de santé et de scolarité qui à présent s'effondrent, que ces femmes luttent et manifestent. Un grand nombre le fait avec le voile, car les femmes en *hijab*, de leur propre point de vue, expriment une revendication de mouvement. Elles sont présentes à l'Université, dans la rue et dans l'activité politique comme elles ne l'ont jamais été auparavant. Leur vêtement est tout à fait récent dans le paysage algérien, il a depuis les années 1980 élargi leur mode de présentation à la rue. Ces femmes sont un questionnement pour les autres mais aussi pour elles-mêmes. Elles posent le problème du sens du mouvement, expriment une demande de modernité qu'elles adressent à leur groupe social et à la société de manière générale. Cette force de contestation, le *hijab* le tient de sa référence à un islam savant et a peu à voir avec le voile de la tradition, que par ailleurs il conteste.

L'école algérienne a donc changé les qualités des femmes mais pas leurs fonctions. Ces caractéristiques nouvelles ont été investies en priorité dans des stratégies matrimoniales ou l'éducation des enfants. Ainsi, si l'école n'a pas permis aux Algériennes de devenir salariées, elle les a sorties du seul espace domestique. Les Algériennes tentent même d'améliorer leur rapport à l'emploi par l'initiative privée. L'as-

sociation des femmes chefs d'entreprise, Seve[6], déclare plusieurs centaines de membres.

Il est plus aisé, à présent, de comprendre d'où les Algériennes puisent leur énergie actuelle : d'une communauté féminine toujours maintenue dans la famille, qui les porte dans leur aspiration à redéfinir leur féminité, en s'appuyant sur les possibilités de mobilité que leur offre malgré tout une société patriarcale. Dans les enquêtes sociologiques, les femmes montrent tout un jeu d'enracinement et de mobilité pour lequel elles sont bien mieux armées que leurs frères collés aux murs et qui attendent.

Deuxième Paradoxe : Affirmation d'une Nation, Absence d'un État Susceptible de l'Incarner

Les époux sont appauvris, sans logement, et donc longtemps soumis aux autorités paternelle *et* maternelle qui s'exercent sur des modes différents. Ces hommes ne remplissent pas leur rôle social, fondé d'abord sur une fonction économique. Les pères, jadis héros d'une guerre de libération, sont aujourd'hui humiliés à mesure que la société découvre comment ils ont été spoliés de la victoire. Mais on peut aussi dire que la mobilité, ces femmes la partagent avec les jeunes trabendistes qui transportent des marchandises de Bangkok à Alger, de Barcelone à Oran.

Les pères, les grands frères, les oncles sont absents de ce mouvement et les Algériennes savent depuis toujours qu'il faut bien faire quelque chose d'eux pour continuer d'être des femmes. Ces hommes sont aujourd'hui englués dans des catégories politiques. Ils sont enlisés dans des logiques familiales, régionales, nationales, que, « forts » du patriarcat, ils doivent incarner alors même qu'elles n'offrent plus les moyens matériels de leur reproduction. Elles ne sont en face d'eux que des fictions, qui font certes récit pour les sujets, mais que peu de chose dans le réel leur permet de faire vivre et *a fortiori* de tenir à distance. Il n'y a plus entre leur être et l'ordre symbolique de rapport de sens. Aujourd'hui, en Algérie, on observe en particulier l'échec de la culture masculine à prendre en charge les mutations. On peut dire que cet échec est le produit de la difficulté à faire vivre matériellement

6. « En Algérie, des femmes ouvrent les portes de l'entreprise », *La Tribune*, 6 mars 1998.

les rites de passage susceptibles de permettre aux fils de devenir des hommes adultes : il leur est plus facile de faire couler le sang que de remplir le couffin.

La violence de cette période de mutation a donc aussi pour cause l'interruption des rites de passage qui régissent la vie sociale et qui permettent au sujet masculin de prendre place dans le groupe comme chef de famille. Cela alors qu'en accomplissant leurs rôles d'épouses et de mères les femmes organisent encore légitimement leurs rapports aux autres. Elles ont un devenir en face : faire vaciller, voire tomber la division dedans/dehors à laquelle nombre de leurs partenaires masculins s'agrippent pour, croient-ils, demeurer.

Dans cette quête d'une féminité nouvelle, les femmes algériennes ont cette terre et ses douleurs en partage avec leurs hommes, mais elles ne sont plus seulement les femmes du Hamas, du RCD, du FFS, du FIS, du FLN ou du RDN quand, toutes ensemble, elles ont en commun la remise en cause de leur enfermement.

Il y a aujourd'hui un écart entre les conditions d'acquisition du féminin et du masculin. Il est aussi, selon nous, le fruit du rapport que les femmes entretiennent avec le sang. Le sang des fils, le sang des frères : comment s'en tenir à l'écart, s'en laver les mains ?

Toutes les luttes menées au nom du peuple algérien ont relégué le rapport des femmes au sang. Quelques femmes échappent à cette règle, mais la force avec laquelle elles sont construites comme des images particulières a pour objet de les détacher précisément du nombre. La Kahena, la Fathma N'Soumeur, les poseuses de bombes, la sœur sanguinaire d'un chef intégriste... Selon la période historique, des femmes sont investies d'une capacité de violence mais toujours à bonne distance des autres femmes. La Kahena est dite juive comme élément d'extériorité qui ne peut être efficace que pour l'Algérie contemporaine, les poseuses de bombes ressemblaient à des Européennes et « étaient choisies pour cela même », la Fathma N'Soumeur ne s'est jamais mariée... Toutes celles-là sont associées au seul sang qui fasse sens, celui qui fonde la nation algérienne.

C'est à partir du sang versé que les Algériens ont fait vivre ce que nous appelons, « nous », « l'Algérie », « le pays du million et demi de martyrs ». Il s'agit d'un sang efficace qui scelle une alliance, il est premier, il fonde. Ce premier sang conserve encore aujourd'hui toute son efficacité. Malgré les provocations, les confrontations avec l'Oumma ou la région, la nation algérienne existe. Plus avant dans la délimitation du groupe, le sang de l'alliance est celui du sacrifice du mouton dans

l'islam qui se répand sous la protection d'Ibrahim/Abraham. Il unit cette religion aux autres religions monothéistes. Ce groupe est à la naissance de la nation et il est en prise avec le sacré. Cela est régulièrement réactivé dans les rites religieux.

Mais peut-on se contenter de dire que la violence que l'on observe aujourd'hui en Algérie est l'expression d'une identité masculine dans la filiation par le sang, pour toute partie en quête de légitimité ? Le « sacrifice suprême », « chaque parcelle de territoire conquise par le sang de martyrs ». Il s'agirait, selon nous, d'un raccourci, car la filiation par le sang n'est pas propre à la société algérienne. En France, « La Marseillaise » nous le scande quotidiennement. Pas plus d'ailleurs que les Algériens ne sont les seuls musulmans autorisés à égorger le mouton de l'Aid. Mais ils le peuvent, comme dans nombre de sociétés, parce qu'ils sont des hommes. Ce geste est interdit aux femmes, il relie les hommes entre eux. Nous devons ajouter que cette société algérienne connaît aujourd'hui un déficit d'État ; État dont un des ressorts principaux est la symbolisation, l'institutionnalisation de la violence. Car institutionnaliser, ce n'est pas édicter des règles, mais permettre la symbolisation. Par ailleurs, l'État algérien s'est acharné à nier l'histoire réelle et à démanteler l'islam maghrébin dont les rites et pratiques constituaient précisément un espace de symbolisation.

Dès lors on peut dire que la violence est à la surface de la vie sociale. *La situation algérienne est aussi une situation de demande d'État avec ses canaux d'institutionnalisation de la violence.* Cet État ne s'est pas rendu pratique, matériel ; il n'a pas montré d'amour, d'attention. Il a sanctionné et produit du discours sur son efficacité. Le « Tout » est absent. Le sujet est renvoyé à sa quête de fondement. La quête d'amour par le martyr reprend. Le ciment même de l'État national paraît s'effondrer : « Les dirigeants n'ont pas versé de sang. Ils étaient cantonnés aux frontières marocaines ou tunisiennes ou, ce qui est pire, dans les palaces ou dans l'armée française. » La gestion par l'amour n'a pas eu lieu : « Ils se sont servis eux-mêmes. Nous n'avons pas agi ensemble. Ils ne sont pas Nous. Il n'y a plus d'Un. » Dieu n'a pas été exclu des affaires. On voit bien ici l'état de l'espace public, espace de référence de l'identité masculine. On peut alors comprendre la difficulté à faire se tenir debout et ensemble de jeunes hommes contraints à se redéfinir par retour au sang premier. Selon l'expression de Rémy Leveau, on prend ici la mesure d'un échec qui est aussi celui des légistes de l'État moderne[7].

7. Rémy Leveau, *Le Sabre et le Turban*, Paris, François Bourin, 1993.

Notre analyse de la féminité hors du champ du sang qui coule, et dont nous venons de percevoir une part symbolique dans l'approche de la masculinité, nous renvoie aussi à ce par quoi les autres aiment et reconnaissent une femme algérienne : un sujet qui ne peut avoir et n'a pas de sang sur les mains du fait de son éloignement de l'activité politique.

L'étude distincte des modes de représentation de la masculinité et de la féminité ne signifie pourtant pas qu'il n'y ait pas de féminin et de masculin en partage. Les chants, les poèmes, les youyous qui accompagnent l'exaltation du martyr, de la bravoure, montrent que les valeurs viriles sont portées aussi par les femmes. On peut également dire que, si les femmes sont aimées parce qu'elles sont « la vie », les hommes, et dès leur jeune âge, le sont précisément parce qu'à l'inverse ils doivent toujours être en mesure de faire couler leur sang pour défendre le groupe.

Le retour aux signes de l'anthropologie nous permet de comprendre comment cette organisation sociale affecte le destin actuel des Algériens. Et nous pouvons dire que le nationalisme algérien propose la filiation par le sang en distance avec la filiation dans la soumission à Dieu. Comme femmes, les Algériennes ont un déficit de « don de sang ». Ce qui est mis en avant, c'est davantage leur participation parce qu'elles manifestent de leur corps. Ne donnant pas le sang, les femmes le transmettent : *elles sont le passage*. Dans l'entreprise nationaliste, nous sommes renvoyés à un aspect du mode d'institutionnalisation d'un pouvoir sur les êtres : celui qui s'élabore à partir du corps féminin. Ce mouvement, nous le définissons comme significatif d'une identité sexuelle, c'est celui du rapport du féminin au vivant : il le remplit, le proclame et le reproduit. Dès lors nous ne nous étonnons pas de voir que la participation des femmes à l'espace politique, du point de vue des états-majors, est définie par leur fécondité, le vêtement qu'elles portent et la nourriture fournie aux combattants. Partout les femmes sont là lorsqu'elles inscrivent dans leur corps l'existence de l'autre, de l'homme. Et c'est bien ainsi qu'elles consentent au groupe social auquel elles appartiennent. Elles font ce qui doit être fait, et en particulier les enfants, pour que le groupe puisse être. Elles transmettent du vivant et sont ainsi à une place inaugurale. Elles énoncent alors une autre loi de la filiation.

L'univers normatif que nous avons présenté dans cet article fonctionne aussi sur la sanction sociale pour celles qui ne veulent pas faire vivre un être avec et dans le groupe. Hors du groupe familial, point

de salut, pourrait-on dire en Algérie. Une famille est structurée autour des figures masculines ainsi que le prescrivent le Code de statut personnel mais aussi la réalité sociale, économique, politique, culturelle. Il y a une cohérence logique à cette imposition de rôles féminins dans laquelle la scolarisation de masse a semé le trouble. L'école a permis l'émergence des femmes sur la place publique, modifiant ainsi leur rapport au politique. Mais beaucoup de femmes mettent cette énergie nouvelle encore au service des logiques antérieures, au mépris d'un combat pour plus de droits pour elles-mêmes. Et, pour se maintenir comme femmes, les Algériennes soutiennent une identité masculine mise en crise par les conditions politiques et économiques.

La Redéfinition Des Identités Sexuelles

La scolarisation de masse a permis l'émergence de rôles féminins nouveaux, mais que pouvons-nous dire du féminisme ? Quelle serait la force du mouvement des femmes en Algérie, dans une situation où les hommes parviendraient enfin à remplir leurs rôles sociaux sans recourir à la violence ?

Si l'on prétend que la visibilité des femmes est l'expression d'un tel mouvement, la partie est bien engagée. S'il doit s'exprimer, comme dans le débat sur la parité en France, par une revendication de l'augmentation du nombre de femmes scolarisées, députés, ministres, la partie est mal engagée, exception faite pour ce qui est de la scolarité. *In fine*, si la visibilité acquise doit servir la formulation de revendications féministes, la machine semble en panne. Et le pacifisme ne peut être le seul projet du féminisme, qui doit certes refuser les logiques de mort mais aussi engager un combat pour la vie des femmes.

Ce qu'on observe, c'est plutôt, comme dans toutes les crises aiguës, un ordonnancement des femmes à partir des intérêts, des organisations, des positions de leurs époux, pères, frères, camarades : « Tu franchis seule dans l'esprit du martyr les gouffres béants de la tombe, au mépris des espérances terrestres, de peur qu'un désespoir éternel n'envahisse la tombe de ton frère[8]. »

Et pourtant tous, dans ce drame algérien, ont pris acte de la présence des femmes dans l'espace public. Elles subissent des tentatives d'instrumentalisation, sont prises pour enjeu, comme l'école, qui reste

8. Thomas de Quincey, « Critique de la représentation de l'*Antigone* de Sophocle sur la scène d'Édimbourg » (1846), cité par Georges Steiner, *op. cit.*

le puissant levier du mouvement des femmes. La société algérienne parviendra-t-elle à leur faire subir le sort qu'elles ont déjà connu durant les premières années de l'indépendance ? Vivront-elles longtemps encore soumises à un Code de statut personnel que le pouvoir politique, qui leur demande leur soutien, a voté ? Ce texte est une pierre de touche. Le lieu de rencontre possible entre les femmes, leurs intérêts et ceux de la société se trouve dans son abolition. Aucun parti ne peut trouver à ce texte, à propos du logement en particulier[9], une intelligibilité autre que celle basée sur un patriarcat abusif qui fonde des définitions de la masculinité et de la féminité que toutes et tous doivent mettre en cause. Le féminisme algérien est-il en mesure de sortir la société de ce remplissement des rôles masculins et féminins ? Pour cela, il faudrait que toutes les femmes prennent acte du fait qu'elles ont un destin commun, qu'en regardant le chemin parcouru elles réalisent qu'ensemble elles sont dans la rue, que cette rue algérienne leur appartient pour la première fois de leur histoire.

Ce siècle s'achève en Algérie, dans un pays qui a connu de grands bouleversements sociaux : allongement de l'espérance de vie, recul de l'âge au mariage, exode rural massif, scolarisation de masse. L'ensemble de ces données éclaire d'un jour nouveau les rôles que les jeunes et les femmes jouent dans la remise en cause de l'organisation sociale.

9. Le texte accorde le bénéfice du logement familial aux hommes en cas de divorce, jetant les femmes et les enfants à la rue.

RÉSUMÉ

Cet article se présente comme une tentative de saisir les rapports de sexe en Algérie. Il s'agit plus précisément de comprendre comment la violence, les conflits affectent et sont affectés par le féminin et le masculin dans ce pays. L'auteur considère que l'effondrement de l'espace symbolique constitue une des clés pour l'analyse, en terme de genre, de la crise actuelle. Ce constat s'énonce dans la difficulté pour les sujets, en particulier masculins, à vivre une identité sexuelle dans un contexte de crise de l'emploi et du logement. L'incapacité à remplir le rôle sexuel de chef de famille et de citoyen renvoie plus largement à une crise de représentation dans la langue, les symboles, les institutions.